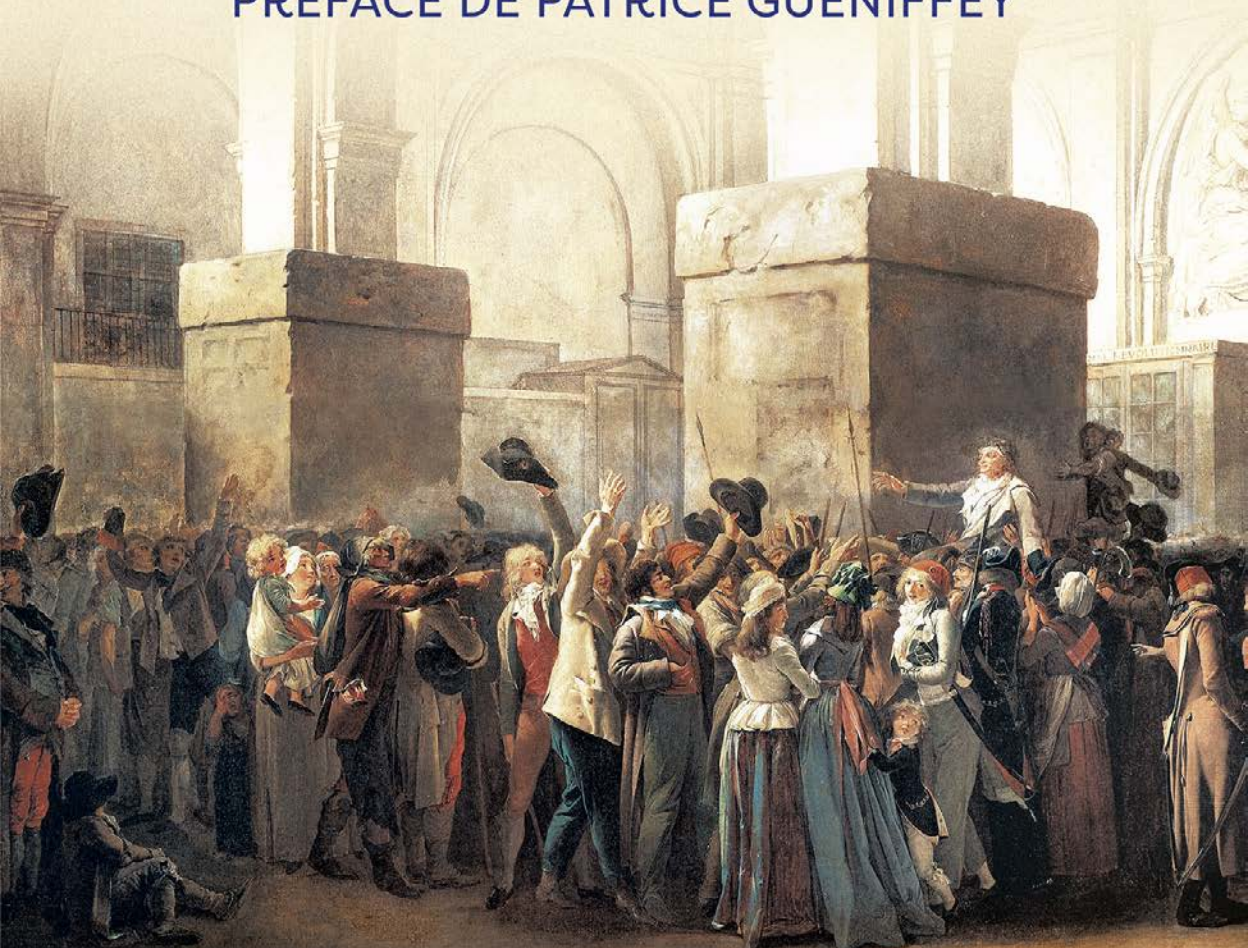


AUGUSTIN COCHIN

La Machine révolutionnaire

Œuvres

PRÉFACE DE PATRICE GUENIFFEY



Tallandier

La Machine révolutionnaire

AUGUSTIN COCHIN

La Machine révolutionnaire

Œuvres

Préface de Patrice Gueniffey
Textes réunis, présentés et annotés
par Denis Sureau

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2865-4

Préface

Il y a bien des années, François Furet me fit l'honneur de préfacer mon premier livre. Comme celui-ci portait sur une question qui n'avait pas été étrangère à Augustin Cochin – il s'agissait de la pratique du vote pendant la Révolution française –, il me compara à Cochin, non pour établir l'équivalence de nos œuvres – je n'en avais aucune à mon actif – mais pour évoquer la proximité de nos préoccupations. Je ne suis pas certain que je méritais ce compliment mais la référence à cet auteur « maudit » me toucha beaucoup. François Furet, sachant combien ce rapprochement entre un historien qui débutait et un historien honni par la tradition révolutionnaire pouvait se révéler encombrant, ajoutait, avec une prudence qui n'était pas dans ses habitudes mais qui témoigne ici de la bienveillance attentive qui était la sienne envers ses étudiants : « J'ai peur d'accabler le jeune historien, tant son lointain ancêtre a toujours senti le soufre dans l'Université républicaine. »

Si un historien fut en effet longtemps ignoré, et pour de mauvaises raisons, c'est bien Augustin Cochin. Son nom est plus connu que son œuvre, peu lue, rarement rééditée. On peut même dire que l'homme et l'œuvre seraient tombés dans un oubli complet si François Furet – encore lui –, en publiant en 1978 son *Penser la Révolution française*, ne les avait tirés du sépulcre où l'historiographie révolutionnaire de la Révolution les avait ensevelis. Depuis, leurs deux noms d'une certaine manière sont liés, car sans l'auteur du *Passé d'une illusion* le fantôme de Cochin n'eût jamais refait surface. Ce livre, qui éclata comme une bombe, était de ce point de vue une véritable provocation, d'une audace dont on a oublié ce qu'elle avait d'inouï. Les adeptes du rabâchage, les cuistres et les sophistes – armée fort nombreuse comme on sait – ne s'en sont jamais remis.

Rappelons-en brièvement le propos. De l'ensemble des textes dont est composé l'ouvrage – deux études sur Tocqueville et sur Cochin encadrant une charge au vitriol contre l'historiographie « jacobine » alors dominante –, c'est surtout le point de départ qui a frappé les esprits. « La Révolution française est terminée », affirmait Furet : comme événement depuis la consolidation de la République à la fin du XIX^e siècle ; comme préfiguration d'une autre révolution, non plus bourgeoise mais prolétarienne – celle de 1917 –, depuis que le socialisme réel avait montré son vrai visage : le goulag. Le livre de Soljenitsyne, paru en 1974, non seulement interdisait que l'on continuât de parler de la Révolution française comme le faisait l'école « marxiste » depuis un demi-siècle, mais imposait une relecture critique de ce « précédent ». L'idée révolutionnaire avait perdu son innocence : impossible désormais d'absoudre la Terreur au nom des circonstances, puisque l'écrivain russe montrait que la Terreur était au cœur du projet bolchevique dont la Révolution française formait, prétendait-on, la matrice.

Les historiens de l'école jacobine avaient sacrifié la connaissance de l'histoire à la célébration de l'idée révolutionnaire. Le moment était venu de tourner la page. « Il faut rompre [le] cercle vicieux de l'historiographie commémorative, écrivait François Furet. L'historiographie de la Révolution me paraît aujourd'hui encombrée par la paresse d'esprit et le rabâchage respectueux. Et il est sûrement temps de [...] lui rendre la curiosité intellectuelle et l'activité gratuite de connaissance du passé¹. » Le jugement était sévère, il n'était pas faux.

Avec l'idée de l'autonomie du politique par rapport au social, revenait au premier plan le sens du caractère ouvert et même imprévisible de l'histoire, de même que les interrogations sur la démocratie et l'individualisme moderne dont la décennie révolutionnaire avait offert un répertoire si riche. Alexis de Tocqueville et Augustin Cochin n'avaient pas été choisis au hasard pour illustrer d'autres « histoires possibles » de la Révolution : Tocqueville, ou l'esquisse d'une histoire privilégiant les résultats à long terme de la Révolution afin de mesurer la part de la continuité sous l'illusion de la rupture ; Cochin, ou l'ébauche d'une phénoménologie de la rupture et de l'événement révolutionnaire.

Furet savait bien ce qu'il faisait en exhumant Cochin, et sans doute se réjouit-il de la tempête qu'il avait déclenchée. On s'en doute, il augmenta le nombre de ses détracteurs, lequel n'était déjà pas mince ; quant à Cochin, il ne vit guère augmenter celui de ses lecteurs ni de ses admi-

rateurs, même si *Penser la Révolution française* entraîna la réédition de nombreux textes de Cochin – je pense notamment au précieux recueil publié en 1979 par Jean Baechler².

L'Université, quant à elle, se boucha le nez et se tint coite. Il faut dire qu'au même moment elle avait à faire, ferraillant pour éteindre l'incendie qui couvait du côté de la Vendée où l'hypothèse d'un « génocide », ou du moins de crimes sans exemple perpétrés sur ordre de la Convention et du Comité de salut public, refaisait surface, portée par une poignée d'historiens courageux avec le soutien de cet autre immense historien que fut Pierre Chaunu.

Il y avait forcément un lien, suspectait-on, entre la réhabilitation de Cochin et le réveil de ces Vendéens auxquels la tradition révolutionnaire avait toujours, depuis Thiers au moins – cela remontait loin –, refusé de faire la moindre place, sans parler d'admettre la réalité des faits dont les Vendéens avaient conservé la mémoire.

Bien que François Furet eût démontré combien les écrits de Cochin présentaient d'intérêt, non seulement pour la compréhension de la Révolution, mais plus généralement pour l'étude de la politique moderne, celui-ci demeura le supposé tenant de la version royaliste et catholique de la Révolution et le continuateur de l'abbé Barruel. Comparer Cochin à l'inventeur de la thèse qui imputait le déclenchement de la Révolution, le régicide et la Terreur à un complot maçonnique ourdi avec la complicité des Philosophes pour renverser le trône et l'autel était injuste. Augustin Barruel, dont la haine de la Révolution était née au moment des massacres de septembre 1792, était convaincu de l'existence d'un vrai complot qui avait son cœur dans la secte des « Illuminés de Bavière » et disposait de relais et de ramifications dans toute l'Europe. La conspiration, à ses yeux, était européenne, fille des Lumières, anticatholique et antimonarchique, et le plan avait été méthodiquement mis à exécution par les révolutionnaires, sous l'impulsion de ceux qui tiraient les ficelles.

Il y a du Barruel chez Cochin, c'est incontestable. Lui aussi employa sa courte vie à traquer les tireurs de ficelles, ces « sociétés de pensée » qui, d'après lui, jouèrent un rôle crucial dans le déclenchement de la Révolution française. Mais il y avait chez Cochin bien autre chose que du Barruel : ce dernier rapportait la Révolution à une intention, à un projet mûrement réfléchi, à des passions, à une volonté. Barruel, de ce point de vue, était très proche de ces révolutionnaires qu'il détestait tant.

Il croyait, comme eux, que l'univers politique est peuplé de volontés conscientes, si bien que la politique se résume à un rapport de force. Ne disait-il pas à ses amis royalistes qu'il trouvait trop timorés :

Je le dirai au nom des Jacobins eux-mêmes : on ne triomphe pas d'une nation qui veut bien se défendre. Sachez vouloir comme eux, et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux [...]. Il n'est dans les mystères de la secte [jacobine] qu'une volonté ferme, générale, constante, inébranlable ; celle d'arriver, malgré tous les obstacles, à l'exécution de ses derniers projets. [...] C'est parce qu'elle sait vouloir, qu'elle triomphe. Qu'il ne soit donc plus dit que les Jacobins seuls savent vouloir³.

Volonté contre volonté, organisation contre organisation, violence contre violence, Terreur contre Terreur : Barruel, comme le dira Mounier, l'ancien député à la Constituante de 1789, était un « jacobin de monarchie⁴ », un jacobin à l'envers qui exhortait le roi en exil et les émigrés à faire, non pas « le contraire d'une révolution », mais « une révolution en sens contraire ».

On a pu dire que le trait le plus caractéristique de l'œuvre d'Augustin Cochin était d'avoir fait entrer la sociologie dans l'étude de l'histoire. Peut-être faudrait-il renverser la proposition, ou dire qu'il était autant sociologue qu'historien. Il ne cherchait pas à écrire une histoire de la Révolution par les intentions de ses acteurs, mais à élaborer une phénoménologie du phénomène révolutionnaire qui dépassât les intentions exprimées par ses acteurs. Il avait lu Durkheim. Si admiratif fût-il des *Origines de la France contemporaine* de Taine, je vais y revenir, Cochin reprochait au maître de faire la part trop belle à la psychologie et de négliger, du même coup, « une cause plus puissante » que l'action réfléchie des individus, « le lent et profond travail des institutions, des rapports sociaux⁵... »

Son « histoire » du jacobinisme – ou plutôt sa phénoménologie – est donc tout le contraire d'une histoire du complot à la Barruel : le jacobinisme n'est pas un complot, mais l'expression d'un type de société qui s'est développé dès avant la Révolution, dont celle-ci, du reste, a été plutôt l'expression que la cause, et qui, dès sa première incarnation – la « société de pensée » annonçant le club jacobin, et celui-ci le parti moderne –, accompagne l'abstraction toujours croissante des rapports sociaux au nom d'une égalité en droits théoriquement inclusive, mais

aboutissant en fait à la dépossession toujours croissante des individus réels et au règne, sous le nom fallacieux de « volonté générale », d'une opinion collective factice et impérieuse à la fois : la fabrique du consensus sans la participation ni le consentement de ceux qui devront s'y soumettre. On est ici loin, très loin, de l'abbé Barruel et de la tradition contre-révolutionnaire.

Dans l'étude publiée à la suite de cette préface, Denis Sureau reconstitue avec précision l'itinéraire du jeune chartiste, montrant comment, en enquêtant sur les Églises réformées du midi de la France à l'époque de la Fronde, il avait eu l'intuition qui allait décider de son avenir d'historien : derrière le voile des apparences se déroulait une autre histoire, qui rarement affleure à la surface. Il était né alors que l'histoire de France, relue, réinventée même, par la génération romantique, était remplie de la présence innombrable du peuple. Cochin ne croyait pas à ces soulèvements spontanés et ces enthousiasmes unanimes. Le sentimentalisme faussement naïf et parfois un peu bête de Michelet lui était parfaitement étranger. Il s'interrogeait, et s'interrogea plus encore lorsque, au gré de ses déplacements de dépôt d'archives en dépôt d'archives, il tomba sur les papiers de la campagne électorale en Bourgogne en 1789. Comment les cahiers de doléances pouvaient-ils présenter tant de similitudes, et à tant de distance ? Comment se déterminaient ces électeurs dont on célébrait la liberté mais qui étaient appelés à choisir entre des candidats qui ne s'étaient pas déclarés ? Comment, par la suite, les mêmes revendications, les mêmes mots d'ordre, les mêmes sentiments se retrouvaient-ils exprimés avec une telle simultanéité et des mots si semblables ? Il y avait là un mystère que nul encore n'avait étudié, sinon sous la forme fruste du complot. Cochin avait trouvé son sujet, il allait y consacrer désormais ses recherches. Comme on sait, la Première Guerre mondiale mit un terme brutal à son histoire. Augustin Cochin trouva la mort sur la Somme le 8 juillet 1916 : il avait 39 ans.

L'œuvre resta inachevée. Dans le volume qui suit, le lecteur pourra découvrir, ou relire, l'essentiel des écrits d'Augustin Cochin sur la Révolution française et la démocratie. Au moment de sa mort, il avait encore peu publié : trois études sur le calvinisme – ses toutes premières œuvres –, le texte de deux conférences qui présentaient le résultat de ses premières recherches sur la Révolution, et, en 1909, celui de ses écrits qui devait rester le plus connu : *La Crise de l'histoire révolutionnaire*, Taine et M. Aulard. Ni *Les Sociétés de pensée et la démocratie moderne* (1921),

ni *La Révolution et la libre-pensée* (1924), ni *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne* (1925) n'ont été publiés du vivant de Cochin, et plutôt que de livres achevés il s'agit d'une compilation de ses manuscrits (fort nombreux). Il avait beaucoup travaillé, encore peu publié. C'est la bonne méthode. Certainement sa pensée eût mûri, sa réflexion se fût enrichie, mais je doute que Cochin, s'il avait vécu, eût révisé des convictions si tôt arrêtées qu'elles devaient lui servir de viatique pour la vie. Il est certain que l'inachèvement de l'œuvre d'Augustin Cochin a pesé sur sa réception. Cela arrangeait bien du monde, car la charge publiée en 1909 contre Alphonse Aulard, l'éminent titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne et pontife des études révolutionnaires sous la République radicale, avait valu à Cochin une condamnation qui ne bénéficierait d'aucun décret de grâce.

Si j'ai mentionné à propos de Cochin le nom de Durkheim, il faut bien sûr citer aussi celui de Taine.

Les Origines de la France contemporaine (1875-1893) sont aujourd'hui considérées moins comme un livre sur l'histoire de la Révolution et la naissance de la France contemporaine que comme un objet d'histoire. C'est le destin des livres d'histoire, du moins de ceux qui ne tombent pas purement et simplement dans l'oubli. Un jour, ils font à leur tour partie de l'histoire qu'ils voulaient raconter.

Du coup, on oublie le retentissement de l'œuvre de Taine, qui éclata comme un coup de tonnerre dans un ciel à peu près serein où se déployait sans vraie opposition le culte de la Révolution. De Mignet à Michelet, Lamartine et Louis Blanc, le premier XIX^e siècle en avait écrit l'épopée et inscrit le déclenchement dans la nécessité. La Révolution couronnait l'histoire de France et en accomplissait les destinées, même si les révolutions à répétition, depuis 1792, faisaient naître quelques doutes au sujet de cette fin qui, manifestement, n'en était pas une. Depuis, la République avait gagné la partie, elle s'installait dans ses meubles et se préparait même à célébrer en grande pompe le centenaire de l'événement fondateur. *Les Origines de la France contemporaine* furent comme une douche froide. Si le premier volume, consacré à l'Ancien Régime, développait un réquisitoire implacable contre l'absolutisme royal, ce qui ne pouvait que ravir le camp républicain, la suite ne plut pas aux héritiers de la Révolution. Taine ne brossait-il pas, à propos des années révolutionnaires, un tableau horrifique peuplé de voyous, de fanatiques, de rhéteurs et de monstres sanguinaires ? La suite, sur Napoléon, ne

devait pas être plus amène. Taine, au fond, reprenait à sa manière, en libéral, la thèse de Tocqueville sur la profonde continuité à l'œuvre dans l'histoire française. Une rupture, la Révolution française ? Un moment de délire collectif, certainement, mais avant tout le triomphe de ce Grand Siècle qu'il n'aimait guère et qui avait donné Louis XIV en politique, Descartes en philosophie et Vaugelas en grammaire ; autrement dit l'esprit de géométrie et cette langue épurée et froide, désincarnée, qui allait inculquer peu à peu aux Français cet esprit de géométrie et d'abstraction qui, passé de la littérature – Diderot – à la politique – Robespierre –, devait selon Taine faire couler, pour finir, des flots de sang. Une rupture, la Révolution ? Mais le Comité de salut public était le continuateur, en pire, de l'absolutisme monarchique, et Napoléon le continuateur mégalomane et monstrueux du gouvernement révolutionnaire. La Révolution et Napoléon avaient fini ce que Louis XIV avait commencé : atrophier chez les Français, au profit de l'État et de l'État seul, toute aptitude à la liberté. La France du XIX^e siècle ? Un corps « appauvri, inerte et flasque », une poussière, une boue humaine⁶.

Pour originale et puissante qu'elle fût, l'œuvre de Taine s'inscrivait dans le prolongement d'une tradition historiographique critique de la Révolution qui s'était développée, surtout, au lendemain de la défaite de Sedan, lorsque nombre d'esprits – Renan, bien sûr, mais aussi le grand Fustel de Coulanges, ou Albert Sorel – s'interrogèrent sur les causes de la défaite française. De grandes études furent alors publiées, notamment dans la *Revue des deux mondes* où elles trouvaient droit de cité grâce à Fustel. Je pense, en particulier, à ce quasi-inconnu qu'est devenu Émile Montégut et qui publia alors, au commencement des années 1870, quelques-unes des analyses les plus pénétrantes qu'il m'ait été donné de lire sur la Révolution française⁷.

Augustin Cochin fut assurément l'un des derniers représentants de ce courant historiographique dont l'histoire universitaire de la Révolution étouffa bientôt la voix et recouvrit les œuvres d'une couche de cendres aussi épaisse que celle qui ensevelit Pompéi.

C'est à la lumière de cette filiation que la querelle de 1909 prend son sens, et même si le lecteur pourra lire l'essai de Cochin plus loin, je ne résiste pas au plaisir d'en citer les savoureuses premières lignes :

Le petit monde de l'histoire révolutionnaire a été témoin, le printemps dernier [1908], d'une polémique fort curieuse et nouvelle. On a vu le plus

grand de nos historiens de la Révolution [Taine] pris à partie seul à seul, dans sa personne, sa méthode et son œuvre, par le plus laborieux de ses successeurs [Alphonse Aulard], duel acharné, corps à corps, d'un vivant et d'un mort, sans exemple jusqu'ici de mémoire d'érudit [...]. C'est un défi en face ; M. Aulard interrompt ses propres travaux, descend de sa propre tour, pour monter à l'assaut de celle de Taine. C'est toute une expédition, avec armes et bagages.

Cochin volait au secours de Taine, relevant dans l'*Histoire politique de la Révolution française* d'Aulard – la bible de l'époque en la matière – au moins autant d'erreurs qu'Aulard en avait trouvé dans les *Origines*. C'était érudition contre érudition, preuves contre preuves, alignées avec jubilation par un Cochin sans doute point mécontent de frapper à coups redoublés sur la tête molle d'Aulard. Car il faut bien l'avouer, Cochin aurait pu s'épargner cette peine. Ce second duel, de vivant à vivant cette fois, n'en valait pas la peine. N'eût été la position académique – peu méritée – d'Aulard, c'était se servir d'un marteau pour écraser un insecte. Du reste, Cochin savait bien que s'il avait défendu Taine historien, c'était pour l'honneur. Mais le jeune historien admirait trop Taine, même s'il n'entendait pas faire sienne, je l'ai dit, une méthode qui accordait tant à la psychologie.

La méthode, pourtant, ne lui était pas étrangère. Le vieux maître ressemblait aux chasseurs de papillons ; il en avait le côté maniaque. Comme eux, il traquait le spécimen rare, en l'occurrence les faits susceptibles d'étayer sa démonstration ; les ayant identifiés et isolés, il les épinglait à son tableau de chasse, puis, se livrant à des rapprochements, des confrontations mystérieuses, il composait des familles dont il tirait finalement la « faculté psychologique maîtresse » qui, à l'en croire, résumait et éclairait toute une époque. À ceux qui reprochaient à sa méthode de dépouiller l'histoire de toute poésie et de manquer d'âme, il objectait la Science qui, grâce à lui, mettait l'histoire au pair de la physiologie et de la géologie :

J'ai fait ce que font les zoologistes, expliquait-il, lorsque, prenant les poissons et les mammifères par exemple, ils extraient de toute la classe et de ses innombrables espèces un type idéal, une forme abstraite commune à tous, persistante en tous, dont tous les traits sont liés, pour montrer ensuite comment le type unique, combiné avec les circonstances spéciales,

doit produire les espèces. C'est là une construction scientifique semblable à la mienne⁸.

Il y a un peu de cela chez Cochin, mais dans une perspective renouvelée par la sociologie. C'est de ce côté qu'il faut en définitive revenir pour éclairer ce que son œuvre si encline à célébrer le passé – celui de l'ancienne France – avait en même temps de novatrice.

Il est en fait le cousin de James Bryce, d'Edgard Milhaud, de Moisei Ostrogorski et de Roberto Michels, dont le relatif oubli qui les entoure – eux aussi – ne rend pas justice à l'importance de leurs travaux⁹. Leur grand mérite fut « d'anatomiser » – Michelet aimait ce mot – la démocratie moderne au moment où, un siècle après son avènement, elle subissait sa première grande mutation. Aux gouvernements représentatifs hérités de la pensée du XVIII^e siècle, rationaliste et élitaire, succédaient les démocraties de masse, avec le suffrage universel et les premières organisations partisans suscitées par l'entrée des masses sur la scène politique. C'était un monde tout nouveau, déroutant pour des gens auxquels on avait appris à identifier démocratie, régime parlementaire et suffrage plus ou moins censitaire.

C'est certainement d'Ostrogorski que Cochin est le plus proche, même si le premier ne s'intéressait pas au phénomène moderne de l'idéologie, mais plutôt à la corruption et aux intrigues d'appareil propres au fonctionnement des premiers partis politiques modernes, et dans lesquelles il voyait une trahison des idéaux de la conception classique du gouvernement représentatif dont il eût aimé qu'ils s'adaptent aux conditions nouvelles – les masses et le suffrage universel –, mais sans rien perdre de leur pureté originelle. Ostrogorski, qui avait quitté sa Russie natale après l'échec de la révolution de 1905, puis couru le monde à la recherche de la démocratie authentique sans jamais la trouver, ni à Paris, ni à Londres, ni à New York, est un personnage attachant en raison même de ses illusions. Il croyait à la possibilité d'une démocratie dans laquelle aucun citoyen ne serait dépossédé de son pouvoir de contribuer aux décisions collectives par un appareil militant, dans laquelle les votes seraient strictement égaux, dans laquelle chacun débattrait des programmes et même les écrirait en formant avec ses concitoyens des coalitions fluctuantes au gré des questions qui seraient débattues. Quant à la démocratie telle qu'il avait pu l'observer au cours de ses voyages, il n'avait vu à l'œuvre qu'une entreprise d'aliénation des individus et de dépossession politique à l'abri

de l'égalité en droits : souveraineté abstraite, dépossession concrète. Augustin Cochin ne dira pas autre chose, à cette différence près que là où Ostrogorski dénonce une dérive et une perversion par rapport à l'essence de la démocratie, Cochin voit le résultat nécessaire de l'artificialisme démocratique, puisque celui-ci a pour postulat la réduction de l'individu concret, unique, original, à un être abstrait, équivalent à tous les autres et défini par des droits universels. Mais tous deux étaient passéistes. Cochin l'était franchement. Il regardait en deçà de 1789, du côté de l'ancienne France où chaque homme se trouvait appartenir à une multitude de petites communautés, de la famille à la paroisse, du village à la corporation, qui exprimaient toutes ce qu'il était dans les différentes dimensions de son existence concrète ; Ostrogorski regardait du côté du XVIII^e siècle et des premières expériences du gouvernement représentatif, en oubliant que si les assemblées pouvaient alors être le lieu d'une libre délibération entre individus cherchant ensemble la vérité, c'est parce qu'en définitive elles restaient des assemblées de gentlemen éclairés se livrant au plaisir de la discussion, délivrées de la présence du grand nombre et de la nécessité de s'accommoder de l'inégalité des moyens et des capacités. Augustin Cochin avait la nostalgie des assemblées d'ordres et des communautés villageoises de l'Ancien Régime, Moisey Ostrogorski celle de la Convention de Philadelphie qui, en 1787, avait sans aucun doute donné son expression la plus parfaite à l'idée classique de la démocratie représentative. Ce passéisme ne faisait pas d'eux des aveugles. Au contraire. Mieux que Taine, et l'un des premiers, Augustin Cochin sut décrire, à travers l'exemple du jacobinisme, l'un des dangers qui guettent les démocraties – la tentation de l'unanimité – et Ostrogorski, à travers l'exemple du « Caucus » américain, comment les partis furent, et demeurent, l'un des poisons des démocraties.

Il y a chez Cochin une poésie de l'organicisme et de la petite communauté qui m'est étrangère ; je lui préfère l'individualisme libéral – version utopique – d'Ostrogorski. Mais de l'un à l'autre, ce sont bien les mêmes interrogations, le même scepticisme quant aux limites de la démocratie et la même appréhension du despotisme que recèle, bien caché, le « pouvoir de tous ». Ce sont des enfants de Tocqueville, dans des genres différents, issus de familles politiques opposées, mais que rapproche le même questionnement.

PRÉFACE

La réédition des œuvres d'Augustin Cochin que j'ai le plaisir de préfacier vient au bon moment. À l'heure où l'on se gargarise de mots, à l'heure où le despotisme de « l'opinion », ou de ce qui en tient lieu, se fait sentir plus que jamais, à l'heure où la démocratie partout célébrée est davantage un mantra qu'une réalité, en ces temps de disette et de médiocrité de la pensée le retour aux grandes œuvres, originales et puissantes, est toujours comme un bain de Jouvence.

Augustin Cochin ne convaincra pas toujours. Ce sera le cas, bien sûr, de ceux qui sont du côté de la société moderne (en supposant, bien sûr, qu'il reste quelques nostalgiques de l'ancien monde) ; de ceux aussi qui, sans aimer la démocratie moderne, se sont fait une raison. Mais les questions qu'il entreprit il y a un siècle d'explorer en solitaire sont encore d'aujourd'hui. C'est déjà beaucoup, et assez pour lui accorder un peu de notre attention.

Patrice GUENIFFEY

Introduction

Comme l'a remarqué le philosophe Alasdair MacIntyre, la modernité est caractérisée par la fragmentation du savoir. À chaque zone de la réalité correspond, de manière autonome, un type de connaissance, ses propres normes et institutions. C'est pourquoi, par exemple, il semble inconvenant qu'un historien se mêle de sociologie. Or, c'est ce qu'a fait Augustin Cochin, non de manière délibérée, mais parce que son appétit de connaissance, attisé par une intelligence d'une acuité rare, le conduisait à organiser les éléments découverts par l'examen minutieux de vieux registres dans le cadre d'une compréhension plus globale des phénomènes sociaux. L'archiviste paléographe qui passait de longues journées dans des cartons d'archives était également philosophe, et il fut même « le premier historien à aborder la Révolution par un questionnement sociologique¹ ».

Or, ce qui peut paraître un atout a contribué à son oubli. L'Université n'aime pas la confusion des genres. Ses contemporains l'ont peu compris. Mort héroïquement à 39 ans pendant la Première Guerre mondiale, si la publication posthume de ses œuvres dans les années vingt a contribué à une certaine célébrité, elle fut suivie pourtant d'un demi-siècle d'effacement.

Sa réhabilitation date de 1978. Cette année-là, l'historien François Furet (1927-1997) publie un ouvrage qui a marqué un tournant : *Penser la Révolution française*². Ancien membre du parti communiste puis du PSU, chroniqueur au *Nouvel Observateur*, son auteur manifestait son désir de rompre avec les lieux communs de l'historiographie officielle. Pour Furet, il ne suffit pas de raconter un événement pour le comprendre, l'amas d'anecdotes édifiantes ne forme pas une analyse pertinente. Opiner n'est pas savoir. Réciter le « catéchisme révolutionnaire »

n'a plus de sens ; il est temps de mettre en relief « les incohérences de ce qui constitue aujourd'hui l'interprétation dominante du phénomène », l'interprétation marxiste de l'homme aux ciseaux – Albert Soboul – et de ses disciples³.

L'historien de la Révolution doit-il annoncer ses couleurs, émettre une opinion préalable à son travail ? Dans la mesure où « 1789 est la date de naissance, l'année zéro du monde nouveau, fondé sur l'égalité⁴ », le jugement que porte l'historien sur son temps rebondit presque fatalement sur celui qu'il porte sur l'événement fondateur de ce monde. Quels que soient les « progrès sectoriels de l'érudition⁵ », le passé est contaminé par le présent. Ainsi Georges Lefebvre « n'a eu, comme vision synthétique de l'immense événement auquel il a consacré sa vie, que les convictions d'un militant du Cartel des gauches ou du Front populaire⁶ ». De la Révolution française, « il y a donc des histoires royalistes, des histoires libérales, des histoires jacobines, des histoires anarchistes ou libertaires, etc.⁷ ».

Pourtant, ajoute François Furet, deux auteurs surent proposer une conceptualisation rigoureuse de la Révolution française, rompant avec « l'histoire commémorative » : Alexis de Tocqueville⁸ et Augustin Cochin, « le plus méconnu des historiens de la Révolution⁹ ». Tocqueville pense la Révolution en termes de continuité : elle est pour cet aristocrate libéral dans le droit fil de l'Ancien Régime, dominé par la centralisation administrative et le progrès de l'égalité. Cochin s'intéresse à la rupture ; son objet, c'est « la cassure du tissu politique, la vacance du pouvoir, le règne substitutif de la parole démocratique, la domination des sociétés au nom du "peuple". [...] Il s'agit de penser le jacobinisme au lieu de le revivre¹⁰ ».

L'originalité de sa méthode tient à l'introduction de sociologie dans l'histoire. François Furet proposait de s'intéresser à cette nouveauté qui, soixante ans après sa mort, n'était pas obsolète : « Il faut s'arrêter à cette ambition, car soixante ans après elle est encore toute neuve. La voie ouverte par Cochin n'a pas eu de postérité, même depuis que la science politique a reçu toutes les consécration universitaires¹¹. » Loin d'être un simple historien de la Révolution, Augustin Cochin fut aussi (et peut-être surtout) un sociologue du phénomène démocratique.

TABLE

en Suisse, p. 556 – Études révolutionnaires, p. 563 – Tournées d'archives en Bretagne, p. 577 – Tournées dans l'Aube et divers, p. 586 – Suite et fin des tournées d'archives, p. 594 – Le dernier voyage, p. 599 – Vers la guerre, p. 601 – Mort de son frère Jacques, p. 605 – En Champagne, p. 610 – À Verdun, p. 622 – La Somme, p. 632 – La mort d'Augustin Cochin, p. 637 – Citations à l'ordre de l'armée, p. 641.

Notes.....	643
Bibliographie	671
Index des noms de personnes.....	675